Document generated on 07/14/2025 11:45 p.m.

Laval théologique et philosophique

Catherine Fino, *L'hospitalité, figure sociale de la charité. Deux fondations hospitalières à Québec*. Préface par Geneviève Médevielle, s.a. Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Théologie à l'Université », 16), 2010, 459 p.

Guy Jobin

Volume 67, Number 2, June 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1007020ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1007020ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Jobin, G. (2011). Review of [Catherine Fino, *L'hospitalité, figure sociale de la charité. Deux fondations hospitalières à Québec*. Préface par Geneviève Médevielle, s.a. Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Théologie à l'Université », 16), 2010, 459 p.] *Laval théologique et philosophique*, *67*(2), 391–393. https://doi.org/10.7202/1007020ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

> Quant à ceux qui veulent penser, aimer, et transporter en toute pureté dans l'action politique ce que leur inspirent leur esprit et leur cœur, ils ne peuvent que périr égorgés, abandonnés même des leurs, flétris après leur mort par l'histoire, comme ont fait les Gracques. Il résulte d'une telle situation, pour tout homme amoureux du bien public, un déchirement cruel et sans remède. Participer, même de loin, au jeu des forces qui mènent l'histoire n'est guère possible sans se souiller ou sans se condamner d'avance à la défaite.

Où donc est la *grâce* qu'y voit E. Jane Doering, dans ce texte implacable et d'un insoutenable désespoir, où la lucidité atteint ses dernières et mortelles limites[8] ? Il ne faut pas se le cacher : Simone Weil a été bien près d'affronter là, comme bien d'autres fois, le seul *problème philosophique* que Camus estimera *sérieux* : celui du *suicide*. La *grâce*, on ne la verra pointer — non encore nommée de ce nom, toutefois — que dans une autre ébauche d'article, de 1939 : « Réflexions sur la barbarie » (p. 42-45), où le seul contrepoids que Simone Weil voie qu'on puisse opposer au pouvoir universel de la force barbare est celui d'« un effort de générosité aussi rare que le génie » — concept qui aura bientôt dans sa langue une valeur comparable à celle de la *sainteté* mais qui à ce stade, n'est encore qu'à peine plus qu'un mot. Il faudra attendre *L'*Iliade*, poème de la force* — de tous ses essais, de loin le plus traduit, et l'un des plus célèbres — pour que Simone Weil dépasse sa théorie politique purement laïque de la *lucidité* (p. 45, 52) et de l'intégrité morale (p. 49). Et pour qu'aussi — le terme de *grâce* y apparaissant effectivement sur la fin (p. 59) — s'exprime une pensée marquée désormais par l'aspiration au *bien pur*, valeur maîtresse de sa pensée accomplie, y compris pour ce qui est de l'Histoire des hommes : « […] the radiance of her supernatural experience led Weil to a critical reading […] » (p. 69). Elle seule a permis de trancher sans violence le nœud gordien que Simone Weil avait cru en Espagne pouvoir trancher par la force d'armes maniées au nom de la seule justice dont tout homme ressent en lui l'aspiration naturelle : « […] using force in a noncontaminating way […] participating in forceful action while avoiding its contagion » (p. 152).

Gabriël MAES
Zele

Catherine FINO, **L'hospitalité, figure sociale de la charité. Deux fondations hospitalières à Québec.** Préface par Geneviève Médevielle, s.a. Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Théologie à l'Université », 16), 2010, 459 p.

L'ouvrage de Catherine Fino est tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'Institut Catholique de Paris. Cette recherche croise les disciplines de l'histoire des institutions sanitaires et de la théologie spirituelle sur le terrain de l'éthique théologique. Tout en voulant montrer que la vertu théologale de la charité a déjà été, et peut encore être, inscrite dans des pratiques sociales, C. Fino ouvre une voie épistémologique qui remet en question une partie des thèses historiographiques de Michel Foucault sur l'évolution des mentalités et des pratiques en milieux sanitaires. Elle critique aussi une recherche plus résolument centrée sur son objet, soit la recherche de l'historien québécois François

8. À ce désespoir a pu contribuer la lecture du texte de *Mein Kampf* que Simone Weil a dû lire à l'époque, et que E. Jane Doering cite p. 106 et 252, note 24 d'après *L'enracinement.* Lectrice du *Timée*, Simone Weil n'a pu manquer de s'y sentir mise échec et mat par le théoricien — assurément non platonicien — du national-socialisme, position désespérée dont seule la tira la révélation miraculeuse, à partir de novembre 1938, de cet *autre chose que la force* qu'elle n'appelle pas encore la *grâce*, et qui dans le monde harmonise la nécessité et ce bien pur qui ne s'y trouve que sous la forme d'un infiniment petit, infiniment suffisant toutefois pour y faire infiniment équilibre.

Rousseau sur le monde hospitalier québécois, notamment l'Hôtel-Dieu de Québec. Ne se limitant ni aux perspectives structurales de Foucault qui « dénie[nt] la liberté et la responsabilité au profit des conditionnements du sujet » (p. 399), ni aux thèses de Rousseau qui interprète l'évolution de l'hôpital québécois dans une logique d'effacement de la charité au profit de la médicalisation dans l'évolution des institutions sanitaires, C. Fino identifie trois temps de l'institutionnalisation sanitaire sur le territoire de la ville de Québec (deux de l'époque de la Nouvelle-France et un dernier à cheval entre la fin du XIXe et le début du XXe siècles) et les interprète comme autant de moments différents d'une inscription sociale de la charité via la mise sur pied d'une hospitalité multiforme. Ces trois figures de l'hospitalité — l'éphémère Hôtel-Dieu de la réduction jésuite de Sillery (1639-1643) (chapitre 2, p. 97-154) ; l'hôpital colonial de l'Hôtel-Dieu de Québec (1644-1759) (chapitre 3, p. 155-258) ; l'asile-hôpital Saint-Michel-Archange (1893-1939)[9] (chapitre 4, p. 259-394) — sont autant de manifestations d'une charité en acte qui dépasse la seule formation spirituelle des membres des communautés religieuses ayant animé ces lieux aux époques indiquées.

L'étude de Fino s'appuie sur une lecture fine des documents d'archives de chacun des établissements sanitaires étudiés. La méthode sous-tendant l'étude, notamment la critique de l'historiographie structuraliste, est exposée au chapitre premier (p. 27-86). L'A. fait le pari suivant : une lecture théologale des pratiques, ayant pour visée de montrer l'inscription sociale de la vertu de charité, est-elle encore possible après l'historiographie sanitaire de Foucault ? C'est le défi que relève l'A. en privilégiant une « approche herméneutique » (p. 61) des documents consultés pour l'étude, une approche consistant à comprendre les documents consultés en les remettant dans leur contexte et en questionnant tout autant les présupposés du sujet chercheur interprétant lesdits documents. En somme, il s'agit d'un acte d'interprétation compris dans les cadres classiques de l'herméneutique. En bout de ligne, l'A. soutient que « si l'exploration de l'histoire hospitalière parvient à montrer que l'engagement des sujets dans l'expérience théologale, en les transformant et en remodelant leurs agirs, a aussi eu un impact sur l'histoire de leur communauté, et sur les institutions et les pratiques qu'ils ont contribué à mettre en place, ces données peuvent être interprétées comme une véritable inscription de la charité dans l'histoire collective » (p. 66).

Suivent les trois chapitres où C. Fino analyse chacun des trois moments historico-institutionnels déjà mentionnés plus haut. Elle passe en revue les discours, les pratiques et les aménagements de l'espace hospitalier en soulignant comment chacun de ces lieux résulte d'une interprétation *in situ*, par les acteurs, de l'hospitalité. En raison du type d'argumentation mis en place dans l'exposition des données et des interprétations, il y a une certaine répétition dans la structure de ces chapitres. Ce n'est là cependant que l'inévitable (et très léger) inconvénient de la rigueur analytique et méthodique déployée par C. Fino.

La conclusion générale (p. 395-422) aborde l'inscription de cette recherche dans la tradition de recherche en éthique théologique. C. Fino y montre l'originalité théologique de son approche, et ce en deux temps. Premièrement, elle montre que la recherche théologique du XXe siècle sur la charité s'est limitée à penser la vertu théologale dans une perspective strictement subjective ou, au mieux, à indiquer une dimension sociale de la charité, mais sans opérationnaliser et sans démontrer le geste théologique qu'il faudrait déployer pour démontrer ladite dimension sociale. Deuxièmement, retenant les leçons de sa fréquentation de l'œuvre de Foucault, elle théorise le geste de reprise des intuitions théologiques dégagées de son étude par l'idée d'une « généalogie reconstructive » (p. 400-405). Ce concept emprunté au théologien D. Müller, mais d'abord théorisé en philosophie morale

9. Ces deux dernières institutions existent encore de nos jours, mais elles font maintenant partie du réseau public — et donc laïque — des établissements de soins de santé.

par Jean-Marc Ferry, est mis en acte par C. Fino pour « tirer la morale de l'histoire » de l'institutionnalisation de la charité via l'hospitalité, et ce en vue de penser les conditions actuelles d'un impact social possible de la charité dans un monde socio-sanitaire idéologiquement et moralement pluriel.

Cet ouvrage intéressera au premier chef les « théologiens moralistes », bien sûr, mais aussi les praticiens de l'histoire des institutions socio-sanitaires en Occident. En effet, on ne saurait comprendre l'ouverture actuelle des institutions socio-sanitaires laïques aux religions et aux spiritualités sans voir comment ces institutions héritent des pratiques qui ont socialement inscrit la charité dans la trame institutionnelle des établissements et furent marquées par ces pratiques. Enfin, il intéressera tout étudiant en éthique théologique tant pour le contenu fort instructif que pour l'analyse d'un geste théologique qui se situe à la frontière de diverses disciplines du savoir, pour la maîtrise dans la mise en œuvre du geste et, enfin, pour l'avancée des connaissances dans ce domaine de la théologie.

Guy JOBIN
Université Laval, Québec

Axel HONNETH, **La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique.** Traduit par Olivier Voirol, Pierre Rusch et Alexandre Dupeyrix. Paris, Éditions La Découverte (coll. « Armillaire »), 2006, 349 p.

Relativement peu connu au Canada, le philosophe allemand Axel Honneth a succédé au professeur Jürgen Habermas à l'Institut de recherche sociale de l'Université Goethe à Francfort, c'est-à-dire la célèbre « École de Francfort » longtemps associée à Max Horkheimer, Theodor Adorno, Walter Benjamin, Herbert Marcuse, et plusieurs autres philosophes. Fidèle à cette continuité et à cet héritage intellectuel, les travaux du professeur Axel Honneth touchent la philosophie sociale, l'épistémologie « de la reconnaissance », la théorie critique d'hier et d'aujourd'hui, le capitalisme, l'étude des idéologies et la psychanalyse. Son livre *La société du mépris* a d'ailleurs été réédité en format de poche aux Éditions La Découverte ; mais nous axerons cette recension sur la première traduction en français de cette compilation d'articles, d'abord parue dans la collection « Armillaire ».

Loin d'être une simple mise en contexte, la préface du traducteur Olivier Voirol situe cet ouvrage avec précision, en proposant plusieurs références et repères utiles (p. 9-34). Selon le professeur Voirol, Axel Honneth a fait siennes les idées fondatrices de la théorie critique, tout en se permettant de les questionner et parfois de les actualiser. Le préfacier écrit à propos de Honneth : « Son intérêt à revivifier cette tradition philosophique occupée à penser les conditions sociales de la réalisation de soi et ses revers "pathologiques" le conduit à une relecture originale de la Théorie critique de l'École de Francfort » (p. 26). Le terme de « pathologie » sera central dans cet ouvrage, comme l'explique Olivier Voirol en cernant le propre de l'apport philosophique d'Axel Honneth : « L'idée hégélienne d'un développement historique de la raison et de ses déformations "pathologiques" est à ses yeux au cœur de la Théorie critique, depuis le jeune Horkheimer jusqu'à Habermas » (p. 26). Au quatrième chapitre, Axel Honneth reformule sa définition des pathologies sociales, qui toucheraient d'abord l'individu : « Par pathologies sociales, j'entends des relations ou des évolutions sociales qui portent atteinte, pour nous tous, aux conditions de réalisation de soi » (p. 179). Cette dimension pathologique serait amenée par les dérives apparemment inévitables du système capitaliste et les logiques qui en découlent : « Pour les membres de l'École de Francfort, ce potentiel rationnel immanent au processus historique est déformé par le capitalisme, par les pratiques et les manières de penser qu'il impose » (p. 26).